

Bernard Greppo

NÉE D'UNE AUTRE
Noura

Bernard Greppo

Née d'une autre

Noura

© Bernard Greppo, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8157-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE
DIANE

1- **Diane et Martin**

Diane était très avenante.

Elle semblait porter de multiples lettres de noblesse.

Certains avaient d'ailleurs tendance à insister seulement sur la majesté de son être.

En fait, sa capacité à réfléchir la lumière étant sans limites, tout commentaire élogieux allait de soi.

Certains hommes, fascinés par sa jeunesse, voyaient en elle une déesse.

Ceux-là auraient refusé l'écriture cursive et auraient imposé, pour graver son nom, une suite de majuscules colorées.

Cette part d'admirateurs semblait vivre dans un rêve, faisait beaucoup de bruit mais restait tout de même minoritaire.

Lorsque Diane, par hasard les rencontrait, elle se contentait de rire de leurs flagorneries.

Elle avait expliqué un jour à l'un de ses intimes qu'un sourire ou une pichenette valait bien mieux que de s'égosiller.

Elle savait de toutes façons que ses pensées seraient toujours trop faibles pour traduire de façon suffisante son opinion par rapport aux flatteurs.

Martin - ses parents l'avaient appelé ainsi en hommage à un célèbre intellectuel des

années 70 - avait croisé Diane dans une communauté du mouvement « love and concern » qui avait tout d'abord fleuri aux États-Unis avant de s'exporter péniblement vers l'Europe et d'y représenter un refuge pour bien des jeunes en quête de sens, de spiritualité, d'enracinement dans la nature.

On fréquentait les sessions une ou deux fois par mois, on en sortait rincé,

fourbu, enivré de bonnes intentions et prêt, chaque lundi, à rêver d'une transformation personnelle radicale, et de préférence en duo plutôt qu'en solo.

Les endorphines au plus bas dès le mercredi conduisaient généralement chacun à un trou noir en fin de semaine mais à l'espoir que quelque chose allait quand même finir par bouger.

Diane n'était vraiment pas de celles qui auraient pu croire une seule minute qu'un « bon coup » de souffrance, qu'un moment de solitude, de désarroi intense étaient le signe indiscutable de l'efficacité de la méthode et d'un travail intérieur qui se ferait, à coup sûr, à la place de chacun des participants.

Ayant tenté pendant quelques mois l'expérience et finalement assez peu convaincue du bienfondé de sa démarche et des résultats obtenus, celle-ci avait au final tiré sa révérence au grand regret de Martin qui continuait à y croire et à passer de plus en plus de week ends avec les plus zélotes.

Un peu plus tard, sa rencontre avec Margerie et leur engagement commun dans le même mouvement finirent de faire oublier à Martin l'absence de son égérie.

Une autre moins dynamique, plus docile, plus lisse et plus prompte à l'admirer plus rapidement que Diane, voire moins difficile à cerner, eut donc raison de la sensibilité et de la mémoire de Martin.

Pourtant il avait eu pour Diane un Nikon à la place des yeux et une façon de zoomer sur elle qui aurait pu passer, sans l'alibi des séances et de l'attention qu'il était recommandé de porter à chacun, pour du harcèlement virtuel.

L'intérêt de Martin n'était pas seulement corporel, voire sexuel, mais ailleurs.

Elle incarnait un mystère, c'était évident.

Il s'était promis de saisir cette énigme et d'en garder le secret, une fois découvert, au fond de lui.

Diane était son objet.

En fait il cherchait davantage à la cannibaliser qu'à établir une relation avec elle.

Comme si lui-même n'était pas une partie de l'observation, Martin se

contentait de croire à ce qu'il projetait sur Diane.

La simple idée d'avoir réussi à se faire de cette jeune femme, en très peu de temps, une idée, fut-elle fausse, lui convenait parfaitement.

Il ne voyait pas ou ne voulait pas voir que son bilan ne regardait que lui et que ses conclusions n'étaient qu'une pâle trace déformée et déformante de son propre portrait.

Ce jeu de dupes involontaire allait sceller pour longtemps l'oubli de Diane et d'une image d'elle préfabriquée et par conséquent aussi facile à mettre de côté qu'un kleenex.

Martin et Margerie, les M&Ms comme les appelaient leurs amis, surtout ceux du groupe, semblaient filer le parfait amour, faisaient des rêves de bébé et croyaient béatement en un avenir meilleur.

Martin blablatait à l'envi, se demandait comment il allait changer d'orientation en omettant généralement de préciser laquelle.

On se doutait qu'il ne voulait plus être infirmier libéral et laissait entendre qu'il aspirait à faire du business.

On mit du temps à comprendre qu'atermolements permanents et impression régulière d'être sous-employé ne relevaient pas exclusivement de préoccupations terre à terre ou matérielles mais bien de sa vie avec Margerie.

Celle-ci se comportait comme une princesse aux petits pieds mais au grand porte-monnaie et dépensait sans compter les revenus du ménage.

De ses week end groupaux, elle avait compris qu'il fallait se faire du bien ou que toute restriction était équivalente à une forme de rétention de matière fécale.

Cela correspondait donc à une très mauvaise habitude que l'on devait régler au plus vite avant de pouvoir retrouver, comme disait le coach, son vrai mental et sa vraie légèreté.

Ce genre d'interprétations frustes avait amené la femme aux multiples lettres à prendre le large et à briser ses liens avec les plus naïfs dont les deux M&Ms.

Diane allait approcher de 30 ans, elle avait une aura magnétique symbolisée par de grands yeux vert olive dont elle avait hérité d'une grand-mère maternelle

d'origine libanaise arrivée en France vers la fin des années trente.

Son allure lui donnait l'air d'une actrice du monde antique mais pouvait incarner tout autant la modernité.

Elle aurait pu être Iphigénie, Electre, Antigone ou encore Ariane et faire la une de Vogue pour sa façon bien à elle d'avoir de l'allure.

Son autorité naturelle, douce et ferme, la mettait parfaitement à l'abri des dragueurs et prédateurs.

Ils passaient leur chemin.

Son désir restait libre mais pas sans limites.

En général les vicieux n'aiment pas cela, ils ont peur, flairent l'embrouille et redoutent de rencontrer la vacuité de leurs propres prétentions à dominer pour dominer, à contrôler pour contrôler en s'armant de leur sexe en guise de couteau planté dans le cœur des femmes les plus vulnérables, celles qui sont dominées par un besoin infantile de séduction ou par la peur de l'abandon.

De celles-là, avant de les laisser, chaque fois un peu plus cabossées, sur le bord de la route, les loups ne font qu'une bouchée et s'en régaler.

La femme aux multiples lettres avait tout d'un diamant, d'une pierre précieuse qui traverse les aléas de l'histoire, résiste aux épreuves du temps sans être ni tout à fait jeune ni tout à fait vieille.

La lettre qui représentait le mieux Diane était probablement le B.

Elle l'aimait particulièrement.

Le B représentait la fécondité, la générosité, la rondeur des sentiments, une envie d'apesanteur mais en même temps un enracinement évident avec une façon bon enfant de se tenir debout pour regarder un peu partout, au dessus, en dessous, tout droit devant soi.

Les autres n'auraient vu chez elle que la beauté.

Elle était effectivement très belle, avait une aisance verbale, une souplesse, une élégance, une façon de porter les couleurs qui faisaient d'elle une œuvre d'art aussi inspirante que les plus grandes peintures végétales de Joan Mitchell.

Elle était nature et portait en elle la force des éléments, l'eau, le soleil, la terre, le vent, le feu mais pourtant sa douceur, on disait sa gentillesse, était légendaire.

Une grande dame, toute simple, sensible, intelligente et donatrice.

Personne n'aurait pu l'oublier.

Ceci la paraît d'une forme d'intemporalité.

Certains l'imaginaient même comme l'envoyée probable d'une tout autre planète.

Un miracle de la vie disait son père.

Celui-ci l'avait élevée presque seul.

Au cours de la petite enfance, à part Susan, sa nounou écossaise, qui avait pris la suite de sa mère lorsque la petite avait à peine quatre ans, Diane n'avait eu d'autres références que lui.

Pas de grands-parents, pas d'oncle, pas de tante mais une belle-mère lorsque celle-ci, dix ans après leur rencontre, s'installa avec le père alors que Diane approchait de ses 14 ans.

Marguerite, la compagne de son père joua cependant un rôle majeur pour aider sa belle-fille à vivre mieux sa féminité.

Elle était pédiatre, n'avait pas eu de progéniture ou plutôt avait perdu un bébé à la naissance.

Son intuition et la sécurité qu'elle lui offrait ne relevaient pas seulement de son expérience professionnelle.

Elle aimait l'enfant de son compagnon.

La rencontre entre elles deux, au sens le plus profond du terme, s'était produite immédiatement.

Marguerite était la bonne personne, arrivée au bon moment.

2- **Diane et Marguerite**

Diane comme bien des adolescentes avait des complexes, elle commençait à maudire son corps en croyant y repérer une disgrâce imaginaire.

Son ventre lui paraissait trop rempli, lui laissait l'impression de celui d'une femme enceinte de quelques mois.

Sa poitrine lui semblait d'une incongruité insupportable qui la poussait à marcher tête baissée à la manière d'une pénitente.

Son ventre avait stocké trop de peurs.

Pour ne pas alerter son père et le protéger, elle s'était évertuée à passer sous silence ses préoccupations.

Elle l'imaginait sans appui et ne voulait pas le décevoir en lui montrant ce qu'elle considérait comme une faiblesse.

Diane avait mis du temps à savoir que Marguerite appartenait à la vie de Paul, son père.

Ce dernier avait voulu rester discret sur une relation qui d'emblée, lorsque la mère de Diane était partie, avait dérangé ses principes éducatifs.

Il croyait n'avoir vis à vis de sa fille qu'un seul devoir, celui de lui être entièrement dévoué.

Plusieurs années après sa rencontre avec Marguerite, en dépit des réassurances que tentait de lui prodiguer sa compagne, Paul ne voyait dans une éventuelle relation conjugale que trahison de son idéal paternel.

Il fallut qu'un dimanche, le jour des huit ans de Diane, une angine à streptocoques et l'absence du médecin traitant en décident autrement.

Ainsi Marguerite fit-elle connaissance avec l'arrière-gorge de la fillette plus rapidement qu'avec Diane.

Malgré tout, le contact avait été établi et la qualité du traitement avait contribué à rassurer tout le monde.